

Santiago-Delefosse, M. 2006. L'activité du chercheur entre objectivisme et subjectivisme. Un révélateur de la tension entre théorie et terrain ? In Paillé (Ed.) *La méthodologie qualitative, postures de recherche et travail de terrain*. Paris, Albin Michel. 201-223.

## **L'activité du chercheur entre objectivisme et subjectivisme Un révélateur de la tension entre théorie et terrain ?**

Marie Santiago<sup>1</sup>

"... pour le vivant appareils et produits sont des objets parmi lesquels il se meut comme dans un monde insolite. Il ne se peut pas que les allures de la vie en laboratoire ne retiennent pas quelque spécificité de leur rapport au lieu et au moment de l'expérience." (Canguihem)

"Ce n'est pas le cerveau, mais l'homme, qui pense (Strauss, 1935).

Les sciences humaines et sociales connaissent aujourd'hui une exacerbation de la confrontation de deux paradigmes déjà anciens : positivisme vs. subjectivisme

Le chercheur positiviste serait un acteur neutre à tous points de vue. Sa vie, ses opinions, son histoire, son origine sociale et ses préférences ne sont pas censées influencer dans les recherches <sup>2</sup>. Son effacement, allié à la neutralisation de variables autres que celles que l'on souhaite étudier et à la multiplicité des mesures et des sujets examinés, doit rendre l'expérience tout aussi intemporelle, neutre (hormis la variable étudiée) et reproductible quel que soit le chercheur. Celui-ci est donc réputé sans histoire, sans objectifs personnels et sans a priori dans une quelque peu fantomatique idéalité.

Le second paradigme, subjectiviste, soutient au contraire que le chercheur fait partie de son cadre de travail et qu'il l'influe par ses appartenances historiques, sociales, politiques et simplement par sa présence d'être humain s'introduisant dans le monde vécu d'un/des congénères, etc. (subjectiviste) ... Dans ce courant, on affirme que non seulement rien ne sert d'idéaliser une neutralité inexistante, mais qu'il faut en travailler l'élaboration et la mettre au service de l'acquisition de connaissances.

Cette opposition paradigmatique se double d'une opposition méthodologique, méthodes quantitatives statistiques appliquées aux données expérimentales ("méthodes objectives") et méthodes qualitatives mises en oeuvre en situation réelle, c'est-à-dire dans les situations de la vie quotidienne dans lesquelles les variables ne peuvent être neutralisées (dites "méthodes subjectives").

---

<sup>1</sup> Professeure ordinaire, Psychologie de la santé. Directrice du Centre de Recherche en Psychologie de la Santé (CerΨsa) et de l'équipe « Psychologie Qualitative et Critique de la Santé et de l'Activité), Université de Lausanne, Suisse. [Marie.Santiago@unil.ch](mailto:Marie.Santiago@unil.ch) - [www.unil.ch/cerpsa](http://www.unil.ch/cerpsa)

<sup>2</sup> Pour développements des présupposés des deux paradigmes voir Denzin et Lincoln, 1994.

Les méthodologies quantitatives développent des recherches s'intéressant aux résultats quantitatifs à travers l'étude des corrélations et les travaux expérimentaux, tandis que les méthodologies qualitatives se focalisent sur des recherches contextualisées à travers l'étude de cas particuliers, l'analyse du discours, l'observation naturaliste et la description de données (Denzin et Lincoln, 1994).

Au-delà de leur diversité, toutes ces approches s'intéressent aux récits contextualisés (données orales ou visuelles enregistrées en situation), aux situations concrètes vécues (entretiens, observations) et à leur analyse qualitative incluant la position du chercheur dans le cadre de la recherche (Van Maanen, 1988 ; Kvale, 1996).

Dans ce débat, le courant dominant positiviste-objectiviste a tendance à juger la recherche qualitative acceptable si elle se cantonne à l'exploration préalable d'une situation de recherche (avant l'expérimentation qui serait le seul mode de vérification et de création de savoir) ou bien à l'application et mise en oeuvre des savoirs acquis dans l'expérimentation. Surgit ici une autre opposition concernant la recherche théorique vs. les applications pratiques.

De son côté, le courant subjectiviste refuse une forme de méthodolâtrie quantitative qui, sous prétexte d'études méthodologiquement irréprochables, n'étudie plus le vivant dont elle veut rendre compte. En évitant la prise en compte du contexte, elle rend problématique la généralisation des résultats. En supprimant les différences dans une statistique globalisante, elle fait disparaître le sens du projet humain permettant de comprendre les conduites des acteurs en situation (les résultats statistiques ne disent rien du vécu individuel). En séparant les terrains des laboratoires et en voulant "purifier" les variables de terrain, elle accentue l'écart entre théories et applications dans leur contexte local (les généralités ne sont plus applicables en situation dans la singularité et la culture). En prétendant travailler hors contexte, elle exclue l'analyse de la place du chercheur dans le cadre de la recherche. Enfin, parce que les méthodes quantitatives restent principalement reproductives, elle conduit à répéter les expériences empiriques hors réflexions théoriques novatrices et limite ainsi la créativité du chercheur (recherches prospectives/exploratoires).

Aussi depuis une quinzaine d'années, voit-on croître des travaux affirmant la scientificité, la validité et la pertinence des méthodes qualitatives en tant que méthodes à part entière (Strauss, 1987 ; Denzin et Lincoln, 1994 ; Miles et Huberman, 1994 ; Flick, 1998 ; Grbich, 1999 ; Silverman, 2000 ; Murray et Chamberlain, xxx ; Santiago-Delefosse et Rouan, 2001). Dans ce contexte, une attention particulière est portée à la place spécifique du chercheur, à la relation entre ses interventions et les phénomènes observés, aux liens entre sa posture et les résultats de ses travaux. Pour le dire d'une manière plus triviale : le chercheur est-il "objectif" malgré son implication dans la recherche? Comment s'assurer du bien-fondé

de ses interprétations ? A quel point ces dernières sont-elles influencées par cette position du chercheur qualitatif "trop" immergé dans son terrain et sans la distance voulue à la fabrique de la science?

La manière dont se trouvent interrogés la place du chercheur et son objectivité nous paraît révélatrice du point aveugle de ces affrontements. En effet la focalisation du débat sur les oppositions méthodologiques permet d'éviter l'examen du statut épistémologique de l'empirisme et le rapport théories/méthodes. Ainsi se trouvent occultés les soubassements épistémologiques qui seuls sont à même de départager les questions des méthodes.

Dans le présent travail, j'aborderai en premier lieu un rapide historique du développement des méthodes qualitatives. Puis, je partirai de l'exemple de la "crise de la psychologie"<sup>3</sup> pour montrer comment l'opposition objectif/subjectif et la question de l'interprétation restent des domaines aporétiques et comment le primat "empiriste" présente le principal écueil pour le chercheur. Dès lors, seule une troisième voie prenant au sérieux l'articulation entre terrain et théorie serait à même de sortir de ces impasses. Une troisième partie abordera l'analyse de l'activité du chercheur, l'illusion d'un travail de recherche sans implication et sans bricolage, la temporalité de la recherche qualitative en tenant compte des liens indissociables entre méthode, théorie et épistémologie.

## **1. Héritages et débats méthodologiques**

"ce n'est pas le monde réel qui fait le monde perçu... je ne perçois pas seulement des "choses" mais des objets d'usage"... (Merleau-Ponty 1942)

### 1.1. Rappel historique

Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, en réaction contre le positivisme régnant depuis la fin du XVII<sup>ème</sup>, un certain nombre de chercheurs revendique une méthode spécifique pour un objet d'étude singulier : l'homme ; et une méthode spécifique : la méthode compréhensive qui sera opposée à celle explicative régnant dans les sciences de la nature<sup>4</sup>.

Le courant herméneutique (Windelband, 1848-1915) formalisera cette différence en revendiquant une irréductibilité de la singularité de l'esprit humain. Il ouvre ainsi sur la question de l'interprétation dans le cadre d'un retour au spiritualisme. Dès lors, cette conjugaison du spiritualisme et de la méthode interprétative permettra le développement d'une conception des "sciences de l'homme" qui deviendra une façon de "concevoir le monde"(Weltanschauung). Les "sciences de l'homme" ou "sciences de l'esprit" s'appuieront

---

<sup>3</sup> Les thématiques abordées comme certaines illustrations sont issues du contexte épistémologique, théorique et méthodologique de nos travaux : Psychologie concrète, critique et qualitative dans le domaine de la santé.

<sup>4</sup> Comprendre dans les "sciences de l'homme", c'est rejeter la recherche de formules et de lois universelles, du moins comme objectif premier et chercher à saisir de l'intérieur la subjectivité signifiante. Alors qu'expliquer exige de ramener des faits singuliers à des lois générales (Assoun, 1993).

sur l'art d'interpréter et sur la notion d'historicité, puisqu'il s'agit de l'étude de l'homme dans sa vie et avec son histoire singulière (Dilthey 1833-1911).

Avec Denzin et Lincoln (1994), on peut distinguer cinq grandes périodes de la recherche qualitative :

1. La première, au début du siècle, est souvent rattachée aux travaux de Malinowski (1916) en ethnologie et aux travaux de l'école de sociologie de Chicago. Ces travaux ont le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'importance du contexte social dans lequel se situent les individus et d'avoir recueilli de longs récits de vie, indiquant l'importance du sens donné au vécu en fonction de chaque individu.

Sans disparaître, ces recherches sont tombées en disgrâce dans les années 60, sous le poids conjugué des méthodes expérimentales, du béhaviorisme et de l'attrait pour l'analyse statistique et quantitative.

2. Une deuxième période alors le jour à la fin des années 60. Aux Etats-Unis, Goffman (1974), Garfinkel (1967), Cicourel (1979) critiquent fortement l'hégémonie d'une méthode expérimentale et quantitative issue des sciences de la nature et importée pour l'étude des faits sociaux humains. Ainsi va naître le courant ethnométhodologique, l'interactionnisme symbolique, mais aussi le paradigme constructiviste (Watzlawick, 1988, Le Moigne, 1990).

Dans les années 70, les approches qualitatives vont faire retour en Europe, via l'Allemagne et le Canada, mais aussi au travers des champs disciplinaires de pratiques, tels que la formation d'adultes et l'intervention sociale. Dès la fin des années 1970 apparaît un intérêt pour la narrativité et l'identité narrative (Sarbin, 1986), ainsi que pour l'herméneutique (Guba, 1990).

3. Au milieu des années 80, une crise de la notion de représentation secoue le monde de la recherche cognitive s'intéressant au développement de l'intelligence artificielle (Winograd, Flores, 1986 ; Richelle, 1987). C'est alors qu'un certain nombre de chercheurs cognitivistes commencent à découvrir les approches constructivistes et étendent leurs études aux systèmes ouverts. Ils redécouvriront l'importance de la culture en tant que contexte prenant part à la co-construction du monde (Bruner, 1990), mais aussi la phénoménologie (Varela, 1989, 1993), les théories subjectives de l'esprit (Olson, 1977 ; Astington, 1993), la psychologie concrète (Yardley, 1997) et les théories subjectives de la maladie (Flick, 1992).

Pour étudier ces objets, la démarche qualitative semble particulièrement adaptée. Ainsi, peu à peu, la recherche qualitative s'intéressera aux manières de construire des versions de la réalité et l'étude de la signification prendra la place de l'étude de la représentation.

4. A partir de la fin des années 80, le courant dit "post-moderne" se développe. L'activisme de certains mouvements sociaux anglo-saxons va fortement y contribuer (gay, lesbien, feminist studies, etc.). Par leur insistance sur la place du vécu du sujet, sur le lien avec le terrain, sur les refus des normes issues des experts et sur la nécessité de tenir compte

des cultures sans les réduire, ils contribueront à un questionnement des théories et approches sociologiques, questionnement qui s'étendra aux approches psychologiques.

A ces quatre grandes périodes, il convient d'en ajouter une bien actuelle, en particulier au sein de la psychologie mais que l'on retrouve dans tous les courants des sciences sociales et humaines, celle correspond au développement des "cultural studies".

5. Dès les années 2000 apparaissent des critiques à l'intérieur même du courant qualitatif. Elles dénoncent une nouvelle "méthodolâtrie" qui gagnerait les chercheurs se référant au paradigme qualitatif. En effet, nombre de chercheurs "qualitativistes" remarquent que leurs propres travaux accordent un intérêt presque exclusif aux méthodes au détriment d'une pensée des "objets" propres de la psychologie. De ce fait, on assiste à une inflation de questionnements méthodologiques en la quasi absence de modèles théoriques qui permettraient l'interprétation des données méthodologiques (Fox & Prilleltensky, 1997, Chamberlain, 2000, Stam, 2000).

Les chercheurs de ces courants critiques (Critical Studies) insistent sur le nécessaire respect des spécificités et la prise en compte de l'être humain comme être social. Ils oeuvrent pour des sciences sociales et humaines impliquées dans la cité et dans le résultat politique de leurs recherches. Aussi, au-delà des seules méthodes, cherchent-ils à développer des théories ancrées dans le social qui rendent compte de la complexité de la vie humaine au quotidien.

## 1.2. Postulats fondamentaux des méthodes qualitatives et conséquences sur la posture du chercheur

Au delà de la diversité des domaines qui se réfèrent à la recherche qualitative, on peut souligner quelques postulats communément partagés :

- intérêt pour le sujet en situation, aux conditions de la vie quotidienne
- primauté aux approches concrètes qui s'intéressent à la globalité des conduites
- primauté du langage comme indicateur privilégié des modes d'expérience humaine.

L'homme qui intéresse la perspective qualitative est l'homme de la plasticité adaptative, c'est à dire à l'opposé de la recherche d'invariants donnant une uniformité fallacieuse aux comportements par la suppression des variables qui rendent compte de la singularité et de l'ingéniosité quotidienne (Miles et Huberman, 1994 ; Smith, Harré, Van Langenhove, 1995 ; Silverman, 2000, Giorgiou, 2001, Santiago-Delefosse, Rouan, 2001).

Cependant de tels postulats exigent non seulement une construction de méthodes, mais aussi de dispositifs de recherche et de théories susceptibles de rendre compte de cette dynamique concrète de l'homme situé dans son histoire et son contexte. Ce qui suppose une immersion prolongée dans les terrains de recherche qui, seule, en permet une connaissance approfondie et rend possible l'observation de résultats persistants dans le temps. Un tel critère ne peut être

rempli que par une recherche de terrain qui prend en compte la durée (temporalité), l'activité (les actions accomplies, observables et/ou pensées), le contexte (espace et autrui mais aussi caractéristiques des systèmes/organisations). Un tel engagement fait voler en éclat la difficile différenciation entre chercheur et praticien, car le chercheur, sans devenir praticien, intervient dans et modifie par son intervention son terrain (sans que cela soit sa volonté et/ou son objectif). De ce fait, la validité et la fiabilité des résultats obtenus exigent d'autres formes d'évaluation.

C'est pourquoi la triangulation apparaît comme une solution à la grande proximité du chercheur avec son matériau. Cette dernière consiste à confronter les informations obtenues par différentes sources ou méthodes, et à refuser des informations issues d'un seul canal comme n'étant pas suffisamment convaincantes. De même, le contrôle des pairs est-il prôné, comme l'engagement dans un groupe de travail de recherche, permettant une analyse des pratiques des chercheurs et une analyse croisée du matériel par des chercheurs externes à la recherche. Une confrontation entre les résultats obtenus et une discussion à propos des possibles différents d'analyse doit permettre d'élucider certains aspects non envisagés lors de la mise en place de la recherche. Cette recherche de validité par confrontation à soi, à ses modes de production et à ses pairs, se double parfois d'une confrontation avec les sujets de la recherche. Les chercheurs restituent alors les résultats aux sujets (les données de la restitution sont intégrées et articulées aux résultats premiers). Enfin, l'analyse des cas négatifs c'est-à-dire la prise en compte de faits qui contredisent les hypothèses de travail est considérée comme marque de validité du travail accompli. Les données sont confrontées à la fois à sa propre analyse, aux limites de la méthode et aux pairs qui disposent du même matériel pour juger de la pertinence des analyses.

Comme nous le voyons, le fait que le dispositif de recherche produise en lui-même un contexte nouveau et des transformations, exige une réflexivité du chercheur qui, jusque-là, n'était guère sollicitée. Or, la méthodologie se heurte là à une certaine impasse : celle de la vérification des vérifications (qui contrôlera les pairs qui contrôlent, etc.). Les auteurs des courants méthodologiques qualitatifs en arrivent à leur tour à une certaine méthodolâtrie : débats, colloques, ouvrages, traitant de ces difficiles questions du recueil, de la validité, de la fidélité, de la réflexivité. Ces questions masquent l'absence de théorisations qui permettent l'analyse de ces données mouvantes et dont l'évolution n'est pas prévisible par de simples algorithmes (Nightingale & Cromby, 1999 ; Chamberlain, 2000 ; Stam, 2000, Santiago, 2006).

Cette impasse semble bien être en lien avec un manque d'élucidation du rapport entre recherche, faits empiriques et objectivité de même que résultant d'une faiblesse de l'analyse de l'activité du chercheur (procédures de théorisation vs ses liens aux terrains).

## 2. Lillusion empiriste : l'exemple de la "crise" en psychologie<sup>5</sup>

"Le subjectif en soi, en tant que spectre, doit être compris comme une conséquence, un résultat, un bienfait de deux processus objectifs. Comme l'énigme du (reflet dans le) miroir, l'énigme du psychisme se résout non en étudiant les spectres, mais en étudiant les deux séries de processus objectifs, de l'interaction desquels les spectres surgissent comme des reflets apparents de l'un dans l'autre. En soi, l'apparent n'existe pas" (Vygotski, 1927/1999, 279).

Ce manque d'intérêt pour les liens entre épistémologie, conditions de production de la connaissance et théories n'est pas récent. Si l'on prend l'exemple de la psychologie<sup>6</sup>, on ne peut que constater, depuis les années 1920, la tendance à l'oscillation méthodologique entre deux pôles : "naturaliste/causaliste/objectif" vs. "mentaliste/compréhensif/subjectif" et l'évitement de tout questionnement de la méthode de connaissance.

Une lecture de "La signification historique de la crise en psychologie", proposée par Vygotski dès 1927 serait susceptible de nous éclairer sur les écueils d'un syncrétisme empirique, et de nous permettre de penser un nouveau lien entre théorie et terrain, ancré sur une approche renouvelée des méthodes.

### 2.1. Entre "naturalisme/causaliste/objectif" et "mentalisme/ compréhensif/subjectif".

Dès 1927, dans *La signification historique de la crise*, comme en 1931 dans *Etude historico-psychologique des émotions* ou bien encore en 1934, dans *Pensée et langage*, Vygotski dénonce le prolongement de la dualité cartésienne au sein de la psychologie et nous invite à réviser notre approche des liens entre biologique, psychologique et social. En ce sens, la psychologie gagnerait à rompre tant avec l'approche mentaliste qu'avec la perspective naturaliste en se dotant d'une théorie du développement. Théorie du développement s'opposant au fractionnement de l'homme considéré d'une manière fonctionnaliste comme être immuable et hors contexte, sans ancrage historico-culturel, ni développemental.

Partant d'une analyse du fractionnement des théories psychologiques en fonction de leur objet Vygotski en souligne leur tendance explicative hégémonique et leurs luttes entre elles.

Dans un premier temps, une découverte originale, en lien avec un certain nombre de faits, modifie la conception courante d'un phénomène. Mais un deuxième temps étend l'influence de cette découverte en l'appliquant à d'autres phénomènes. Enfin, l'idée se sépare du concept de base pour relier la psychologie à d'autres domaines de la connaissance, si bien qu'elle se transforme en principe universel, en vision du monde : tout est inconscient, tout est langage, tout est cognition, tout est neuronal, tout est culture, tout est intentionnalité, tout est interaction verbale, etc.

---

<sup>5</sup> Pour développements de cette partie voir aussi Santiago-Delefosse, XXX et Clot, XXX.

<sup>6</sup> Celui-ci nous paraît particulièrement pertinent car la double face de cette discipline (à la fois sciences sociales et humaines et sciences de la nature) est particulièrement illustrative des interrogations du lien objectivisme/subjectiviste, de la place de l'interprétation, du rôle du chercheur, etc.

Ace stade, les présupposés théoriques manifestent ouvertement de quelles tendances sociales ils sont originaires et quels intérêts socio-politiques ils servent<sup>7</sup>.

Quant aux méthodes de recherche mises en oeuvre par ces divers systèmes théoriques, elles peuvent être ramenées à deux grands courants : du psychisme considéré comme une chaîne de causes et d'actions (objectives) ; ou du psychisme présenté comme une combinaison d'éléments (subjectifs). La psychologie explicative, naturaliste et objective inscrit la vie mentale dans le cadre de la causalité mécaniciste, ce à quoi s'oppose la psychologie descriptive, compréhensive et subjective.

Dans une analyse comparative et développementale, on peut s'interroger sur les causes de la survivance de ce débat de même que sur le support qui permet le maintien des opposés comme revers de la même médaille. En effet, la méthode de la psychologie causale-explicative-objective prend ses origines dans celle des sciences naturelles, car il n'est pas un seul phénomène psychique qui ne soit accompagné d'un phénomène physique. On en arrive à la physiologie ou à la neuro-psycho-biologie. Cette psycho-physiologie, pour complexe qu'elle soit, ne peut être à la base d'une science de l'esprit puisqu'elle ne laisse aucune place à la culture dans laquelle s'inscrit l'être humain concret.

De son côté, la psychologie descriptive-subjective se fonde sur la méthode compréhensive. Elle ne peut donc être à la base d'une science de la nature<sup>8</sup>. Ainsi, arrive-t-on à une description du vécu sans possibilité d'avancée scientifique explicative.

Or, pour qu'une psychologie soit bien une discipline psychologique à l'interface des sciences de la nature (biologie) et des sciences de l'esprit (sociologie), il faut la collaboration des deux courants, le maintien des divisions. Divisions qui impliquent les deux principes méthodologiques en compétition : l'un expérimental et objectif, et l'autre introspectif et subjectif

Nous obtenons donc une seule science pour deux séries de phénomènes d'ordre totalement différents, requérant évidemment deux méthodes différentes, deux principes explicatifs, etc. Le constat de cette analyse met à la fois en évidence la dualité de la psychologie ET la complémentarité des opposés, voire l'intérêt de chaque partie pour que cette dualité se prolonge.

Cette opposition méthodologique ne serait-elle pas un trompe-l'œil ? Un fondement autre ne donnerait-il pas une unité à la *méthode de connaissance* de la psychologie ? En cas de réponse positive, ce "fondement masqué" nous permettra peut-être de comprendre

---

<sup>7</sup> On remarque l'actualité de cette analyse de l'histoire des sciences bien avant "*La structure des révolutions scientifiques*" (Kuhn, 1962/1983), de même qu'il ne saurait nous échapper que cette volonté hégémonique marque également nos théories plus récentes (cognitivismes, neurobiologie, psychologie culturelle, psychologie interactionniste, etc.).

<sup>8</sup> A remarquer, d'ailleurs, que Freud considérait la psychanalyse comme une science de la nature et non comme une science de l'esprit (Freud, 1933).



qu'actuellement encore on s'oppose sur les *méthodes de recherche* dans l'ensemble des sciences sociales et humaines.

## 2.2. Dualité des méthodes de recherche et monisme de la méthode de connaissance

Les deux courants psychologiques : expérimental/objectiviste et compréhensif/subjectiviste), prétendent fonder la psychologie sur l'étude de la perception immédiate (expérimentation quantifiée ou introspection dans l'entretien<sup>9</sup>). Cette croyance héritée du sensualisme semble méconnaître combien nos sens nous trompent<sup>10</sup>.

Dès lors, le véritable problème tient au caractère limité de notre expérience immédiate : le psychisme choisit et isole certains aspects des phénomènes. Un oeil qui verrait tout, ne verrait rien, une conscience qui aurait conscience de tout, n'aurait conscience de rien. Nos sens nous donnent accès au monde sous forme d'extraits qui sont importants pour nous, mais qui n'ont rien de scientifique en soi. Décrire ces extraits et en rendre compte ne suffit donc pas à fonder une science psychologique, même si c'est un pas essentiel.

Supposer que la science étudie ce qui est donné dans l'expérience immédiate est une erreur fondamentale. On connaît les distorsions inhérentes à l'observation, que ce soit par le biais des erreurs perceptives d'origine psycho-physiologique (lois perceptives mises en évidence par la Gestalt) ou par celui des "erreurs" perceptives inhérentes aux désirs humains. Si bien que la connaissance scientifique et la perception immédiate ne coïncident pas. C'est pourquoi les sciences physiques se sont dotés d'instruments indépendants de l'observateur comme de l'objet observé. comme par exemple, Le thermomètre par exemple :

"Nous interprétons les indications du thermomètre, nous reconstruisons le phénomène étudié à partir de ses trace et de son influence sur la dilatation d'un corps. C'est de cette façon que sont construits tous les instruments dont parle Planck : comme des moyens pour étudier l'invisible. Par conséquent, interpréter signifie recréer le phénomène d'après ses traces et ses influences, en se basant sur des régularités établies auparavant (dans notre cas, sur la loi de la dilatation des corps sous l'effet de la chaleur). Il n'existe aucune différence de principe entre l'utilisation du thermomètre et l'interprétation en histoire, en psychologie, etc. La même chose est vraie pour toutes les sciences : elles ne sont pas dépendantes de la perception sensible" (Vygotski, 1927/1999, 164)

Le dogme de l'expérience immédiate comme source du savoir scientifique fonde et réduit à néant toute la théorie des méthodes psychologiques qu'elles soient subjectives ou

---

<sup>9</sup> L'introspection renvoie à la perception intérieure, à la notation du déroulement du flux intérieur par le sujet lui-même. Alors que la réflexivité est un effort pour dégager le sens d'une expérience vécue en s'en distanciant par le détail de sa description de "tous les états" par lesquels passe ce vécu. (Merleau-Ponty, 1964, Vermersch, 1999, Santiago-Delefosse, 2001b).

Vygotski distingue très justement la joie et la compréhension introspective de cette joie, l'acte en soi et l'acte tel qu'il apparaît au sujet qui le vit. L'introspection ne saurait alors nous donner le psychisme. L'acte en soi relève de l'étude objective, mais il reste l'étude du subjectif même, c'est-à-dire des modes de déformation subjective des objets, dans lesquels la méthode de recueil phénoménologique se révèle pertinente, mais qu'il ne faut pas confondre avec l'étude de l'acte même.

<sup>10</sup> C'est d'ailleurs l'occasion pour Vygotski de faire hommage à Freud et à sa méthode indirecte d'interprétation des mondes vécus par les sujets, mais aussi des traces du fonctionnement psychique qui dépassent les sujets.

objectives. En effet, la psychologie ne peut attendre aucune unité qui lui viendrait de cet appel à l'empirisme puisqu'il n'existe pas : tous les systèmes psychologiques sont issus de racines métaphysiques et dépassent les faits empiriques dans leurs conclusions<sup>11</sup>.

Ainsi, en psychologie, quel que soit le courant théorique, la méthode de connaissance reste subjective (dans ses racines empiriques) alors que la méthode de recherche peut être objective ou subjective. L'expérimentation a transformé les méthodes de recherche sans arriver à mettre en question la méthode de connaissance psychologique. L'empirisme psychologique, idéaliste à la base, s'est dédoublé en une psychologie causale et en une psychologie intentionnelle, aussi idéalistes l'une que l'autre.

Ces considérations peuvent être transposées dans notre actualité et notre champ plus vaste des sciences sociales et humaines. Le conflit opposant deux paradigmes méthodologiques, y compris sur la posture du chercheur et la place de l'interprétation pourrait-il masquer des questions davantage épistémologiques ? En particulier celles concernant la confusion entre méthode de connaissance (présupposés épistémologiques d'une discipline) et méthodes de recherche (outils et dispositifs) ?

### 2.3. Le faux problème de l'interprétation

L'analyse des théories et de leurs présupposés, tant dans les sciences de la culture, que dans les sciences de la nature, met en évidence que les théories construisent leurs concepts indépendamment de l'expérience immédiate. Elles reconstruisent leur objet par les méthodes de compréhension ou d'interprétation de ses traces ou de ses influences, c'est-à-dire *indirectement*. De ce fait, les deux courants méthodologiques recourent à l'interprétation.

Le subjectiviste dispose, "en fin de compte, des mots du sujet examiné, cela revient à dire que son comportement et son psychisme sont du comportement interprété" (Vygotski, 1927/1999, 170), puisque l'éprouvé et sa communication à autrui sont situés à deux niveaux différents. De son côté, "l'objectiviste" interprète aussi inévitablement ses résultats expérimentaux. Par exemple, le concept même de réaction implique la nécessité d'une interprétation à travers l'analyse d'un rapport et/ou d'une corrélation.

Le seul débat se résume alors aux manières d'interpréter : se fait-elle par analogie avec sa propre introspection, ou sont-ce les fonctions biologiques qui sont invoquées, ou bien encore les qualités supposées de la machine pensante ? Etc.

Ainsi l'interprétation est une nécessité. L'observation scientifique consiste en un dépassement des limites du visible et dans la recherche d'une signification qui, justement,

---

<sup>11</sup> bien que s'opposant à l'introspection philosophique, la méthode expérimentale, ne constitue pas une innovation pour la psychologie, car elle n'apprend rien de nouveau : elle permet uniquement de contrôler la connaissance.

dépasse le seul donné observable. A titre d'exemple, dans la mise en évidence de la rotation de la terre autour du soleil, le fait perçu réel a dû s'inverser pour devenir construction scientifique. Ainsi, se cantonner à l'observable (cf. béhaviorisme) devient rapidement stérile et se réduit à la simple physiologie.

Ce qui relèverait de la psychologie, ce serait une étude du déroulement, du développement et de la structure du processus de la pensée, par la méthode d'interprétation des réactions objectives. Mais pour ce faire, encore il faudrait disposer d'une conception générale de l'être humain en développement, conception qui fait encore actuellement défaut à la psychologie<sup>12</sup>. Faute de tenir compte de cette conception générale du développement et en situation, bien des courants (y compris ceux actuels) se trouvent entraînés : soit vers une recherche forcée d'unité par combinaison a-critique de théories ; soit vers un éclectisme syncrétique par transfert direct de lois d'un camp à l'autre et/ou par rapprochement de concepts hétérogènes.

### **3. Analyse de l'activité du chercheur**

Le temps de la preuve, qui, au laboratoire, appartenait à la seule temporalité scientifique, est en effet associé ici au temps même des processus diagnostiqués, au temps qui, éventuellement, transformera un indice incertain en processus quantifiable, mais peut-être irréversible. En ce sens, les scientifiques de terrain sont bien plus des trouble-fête que des alliés intéressants pour le pouvoir car ils s'intéressent précisément à ce que le pouvoir, lorsqu'il s'adresse aux sciences théorico-expérimentales, fait oublier "au nom de la science".

STENGERS, 1993.

#### 3.1. Dispositif et analyse de l'activité : "style" de la recherche et posture du chercheur

Dépasser les oppositions méthodologiques ne peut venir que d'une transformation de posture dans la recherche en sciences humaines. Changement qui initierai une modification de la méthode de connaissance. D'où l'importance d'une recherche fondamentale de terrain qui s'intéresse aux concepts qui construisent les faits, aux réalités concrètes qui les fondent et aux dispositifs/instruments qui permettent de dégager des lois et de les interpréter.

Ce sont bien les pratiques –psychopathologie, psychopédagogie, psychologie criminelle, psychologie du travail et des organisations, etc.- qui, en dernier lieu, permettent de confronter une position théorique et quelque peu idéaliste aux effets du terrain. Ici, les pratiques ne sont à considérer ni comme un simple terrain d'application des théories, ni comme leur point de conclusion; ce sont, au contraire, leur ancrage et leur boussole dans les avancées des sciences humaines et sociales :

"La pratique s'insinue dans les fondations les plus profondes de la démarche scientifique et la transforme du début à la fin ; la pratique propose les tâches et sert de juge suprême de la théorie, de critère de vérité ; elle dicte la manière de construire les concepts et de formuler les lois" (Vygotski, 1927/1999, 235).

---

<sup>12</sup> Les travaux à la suite de Vygotski et les courants des théories de l'activité étant ceux qui s'intéressent le plus à ces questions.

Cependant un ancrage des recherches sur le terrain se gardera de toute confusion entre "théoriser" et "rationaliser". "Rationaliser" est le propre des mécanismes d'intellectualisation sans retour aux pratiques. Alors que la mise en tension théorie/pratique, lorsque les pratiques sont le point de départ et d'arrivée doit : montrer de quoi les pratiques sont composées, comment et pourquoi elles fonctionnent ; mettre en question les évidences, interroger les contractions, les impossibilités ; chercher à rendre compte du mouvement de son début à sa fin, de sa nature et de sa signification.

L'analyse de l'activité du chercheur doit alors s'intéresser à une analyse du dispositif et de ses soubassements idéologico-épistémologiques. Le tableau 1. ci-après résume quelques uns de ces présupposés inhérents :

- au chercheur,
- à sa relation avec les phénomènes observés,
- à la nature de la connaissance produite,
- à sa supposée validité
- aux changements opérés sur les terrains.

Ce tableau, malgré son caractère réducteur, permet de visualiser quatre "types" de postures du chercheur suivant les dispositifs mis en oeuvre et les présupposés qui les soutiennent. Quatre formes qui peuvent être regroupées sous deux types princeps : "l'idéal-type objectiviste" et "l'idéal-type bricoleur".

Ce dernier type est certainement plus proche des réalités pratiques, mais peut être tout aussi caricatural s'il perd sa boussole de chercheur (c'est-à-dire la curiosité interrogatrice qui permet le réglage de la distance face aux "évidences" du terrain). A retenir, toutefois, que les "idéaux-types" sont des catégories qui n'existent pas en soi, mais bien des "modèles" permettant de rendre compte d'un certain nombre de comportements et conduites qui, heureusement, sont plus nuancés dans les réalités du terrain.